



Michael ROSENBERG, *Signs of Virginity: testing virgins and making men in late antiquity*

New York, Oxford University Press, 2018, 328 p.

Christophe Lemardelé



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/18766>

DOI : [10.4000/clio.18766](https://doi.org/10.4000/clio.18766)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christophe Lemardelé, « Michael ROSENBERG, *Signs of Virginity: testing virgins and making men in late antiquity* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 52 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 05 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/18766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.18766>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2021.

Tous droits réservés

Michael ROSENBERG, *Signs of Virginity: testing virgins and making men in late antiquity*

New York, Oxford University Press, 2018, 328 p.

Christophe Lemardelé

RÉFÉRENCE

Michael ROSENBERG, *Signs of Virginity: testing virgins and making men in late antiquity*, New York, Oxford University Press, 2018, 328 p.

- 1 Dès la première phrase de son introduction, l'auteur précise l'objet de son étude qui n'est pas la virginité féminine en elle-même mais la domination masculine que la question de la virginité est à même de révéler : « this book is about cultural constructions of men's sexuality as ideally aggressive » (p. 1). Il entreprend d'étudier pensée rabbinique et pensée chrétienne qui ont pu s'appuyer sur le passage biblique de Deutéronome 22 :13-21, texte ayant statué sur la nécessaire virginité des jeunes femmes lors de leur mariage, au besoin en apportant les preuves matérielles de cette virginité : « Or, voici les signes de la virginité de ma fille. Et ils déploieront le linge devant les anciens de la cité » (v. 17). Michael Rosenberg précise immédiatement que cette loi biblique, selon lui, « is intimately connected to a sexual culture that valorizes male sexual aggression » (p. 1). La sanction prévue par le texte biblique, en cas de mensonge de la fille concernant sa virginité, est particulièrement choquante – la lapidation – et émane à l'évidence d'une société patriarcale puisque le texte précise que la femme sera exécutée devant la porte de la maison de son père et conclut avec redondance qu'elle a déshonoré la maison de celui-ci (v. 21). Le terme « maison » s'entend dans les deux sens – le lieu d'habitation et la lignée patrilinéaire –, le second confirmant le contexte très patriarcal de la loi. Il importerait sans doute d'explorer plus activement les raisons d'un tel contexte en utilisant les concepts de l'anthropologie sociale, notamment ceux de la

parenté. Car l'usage relativement récurrent du lexique de l'agression ou de l'agressivité dans le champ de la sexualité amène à douter quelque peu de l'objectivité de la démarche de l'auteur, notamment lorsqu'il conclut son introduction par ce vœu : « I hope [that] this book might be useful in the contemporary construction of a feminist masculinity » (p. 18).

- 2 Quand l'auteur remarque que la virginité féminine était importante en Mésopotamie ancienne, mais ne l'était guère en Grèce et dans la Rome antique (p. 23), il ne s'interroge guère sur les raisons de cette disparité. Dans un chapitre liminaire, il balaye des données éparées issues de romans antiques, comme Daphnis et Chloé, jusqu'à évoquer sans rigueur historique le sexologue Havelock Ellis, affirmant sans nuance : « Ellis's association of a woman's first experience of penetrative intercourse with male "force" is an unsurprising descendant of Deut. 22:13-21 » (p. 30). Il faut donc attendre un second chapitre pour que soit entreprise l'analyse minutieuse des textes antiques. Encore que la discussion au sujet de Rebecca, qui est dite « vierge » (*betulah*) en Genèse 24: 16 avant son mariage avec Isaac, prête à sourire en ce qu'il s'agit de récits imaginaires : « Had Rebecca engaged in anal intercourse with a man, or heavy petting, or a legally-valid-but-never-consummated marriage... ? » (p. 33). En ce qui concerne l'impératif pour les prêtres d'épouser une fille de prêtre vierge (Lévitique 21), Michael Rosenberg est contraint de souligner qu'il s'agit d'un principe endogamique lié à cette « caste » mais il fait un rapprochement discutable ensuite entre la virginité d'une jeune épouse et celle des filles de Lot proposées par leur propre père à un groupe de sodomites (Genèse 19). Cet épisode est presque identique à celui de Juges 19 où de semblables violeurs veulent s'en prendre à un visiteur étranger que son hôte cherche à protéger en offrant sa fille vierge en échange. La question du sexe anal se pose dans les deux récits puisque la victime initiale du viol devait être masculine, le second est plus choquant encore puisque la femme du lévite en voyage meurt à la suite des violences subies toute une nuit. Une même domination masculine s'exprime en Deutéronome 22 et dans ces deux récits parallèles, difficiles à interpréter, mais le mariage et sa consommation, même dans une société très patriarcale, peuvent-ils être rapprochés ainsi d'un viol collectif (p. 43) ?
- 3 Sont ensuite commentés quelques fragments des manuscrits de la mer Morte paraphrasant Deut 22. Concernant le Document de Damas, texte sectaire essénien, on ne doit pas être surpris que les jeunes filles soient attestées vierges par un examen avant le mariage puisqu'il s'agit pour elles d'entrer également dans « l'alliance sainte ». C'est donc une exigence d'intégrité et de pureté qui commande à toutes les prescriptions esséniennes et non une réelle innovation matrimoniale (p. 50). Il en est de même avec l'analyse de passages de Philon d'Alexandrie : si le philosophe considère la virginité masculine sur le même plan que la virginité féminine (p. 84), c'est surtout pour des raisons de morale ascétique. Sans rigueur historique, l'auteur commente ensuite des textes rabbiniques qui ont peu à voir avec la secte présente à Qumrân, même si, naturellement, tous ces textes s'accordent plus ou moins avec le passage biblique qui leur sert de référence (p. 76). En revanche, considérer le début de l'évangile de Matthieu comme pouvant refléter ce passage est peu rigoureux (p. 88) : dans une société patriarcale, une fille-mère est vite rejetée. L'analyse par la suite de l'évangile apocryphe intitulé *Protévangile de Jacques*, récit dans lequel une femme incrédule souhaite vérifier après l'accouchement de Marie de sa virginité, et perd sa main par laquelle elle avait mené l'« examen gynécologique », est tout simplement

aberrante. On ne peut en aucune manière reconnaître l'influence du texte deutéronomique (p. 94-95) dans un passage qui ne fait que broder à partir d'un motif essentiellement chrétien. À la suite de cette analyse, Michael Rosenberg poursuit son propos en commentant des textes rabbiniques et l'on ne comprend pas l'organisation de ses sources qui nous fait aller de textes juifs à des textes chrétiens, et alternativement.

- 4 Dans son étude de textes du Talmud de Babylone, il insiste sur une évolution majeure : les Sages auraient découragé les plaintes pour non virginité d'une épouse (p. 138), favorisant ainsi une « sexual culture of valuing male gentleness in the act of penetration » (p. 147). Que le judaïsme rabbinique ait atténué la domination masculine initiale se comprend effectivement avec l'évolution décisive résultant de l'abandon d'une patrilinéarité sans nuance dans la Judée du Temple pour adopter une matrilinéarité minimale. Toutefois, rien ne dit que la pénétration sexuelle lors du premier rapport ait été moins brutale pour autant (p. 181). Les rabbins accordent finalement une importance un peu moindre à la virginité lors du mariage mais les mœurs sexuelles et leur violence potentielle ne tiennent pas qu'à des décisions d'ordre juridique. Un ultime chapitre est consacré en grande partie à saint Augustin et à sa conception de la virginité afin de la comparer à celle des rabbins du Talmud de Babylone. La comparaison amène à constater que Pères de l'Église et Sages s'exprimaient dans des contextes tout à fait différents, christianisme et judaïsme n'ayant plus guère en commun, qui plus est sur des thèmes comme le statut sexuel des hommes et des femmes, et la virginité des secondes. Si le judaïsme restait centré sur la famille et la descendance, pour assurer la pérennité des communautés, le christianisme était axé sur le salut individuel. On peut leur accorder une même conception conjugale de la famille, donc fondée sur le couple et une relative égalité entre les deux partenaires, mais sans que ce soit non plus « an idealization of controlled, deliberate, nonviolent male sexuality » (p. 204)... D'un point de vue historique et anthropologique, une telle étude doit s'envisager avec bien plus de rigueur méthodologique.

AUTEURS

CHRISTOPHE LEMARDELÉ

UMR 8167 Orient & Méditerranée